

« Tenter Babel dans le chaos haïtien : une lecture de *Vénénome* de Serge Quadruppani », dans *Écritures babéliennes*, V. Houdart-Mérot (coord.), Peter Lang, 2006.

Tenter Babel dans le chaos haïtien : une lecture de *Vénénome* de Serge Quadruppani

Lorsqu'on consulte un serveur sur internet et qu'on clique « Babel », le nombre de liens est impressionnant, le mot lui-même renvoyant à un océan infini.

Comment résister alors à ajouter une occurrence de plus à ce florilège, en lisant un des romans récents de Serge Quadruppani, *Vénénome*¹, quand on découvre à la fin de la fiction, la « Babel expérimentale » du Dr. Pralinh en Haïti ?

La surprise est de trouver le terme mais non le thème : en effet, depuis le début du roman, on est plongé dans Babel – au sens de confusion des langues - : dans l'auto-fiction de la fiction que propose le narrateur-écrivain, Antonin, où l'inscription des langues autres que le français renvoie à l'écrivain-traducteur² qu'est Serge Quadruppani qui prend, à l'évidence, un plaisir extrême à ce télescopage linguistique ; elle renvoie aussi au choix, pour la fiction qu'invente Antonin, d'un personnage de jeune doctorante en linguistique qui ne recule devant aucune aventure pour faire progresser la Science... de Grozny en Haïti !

Une auto-fiction dans la fiction

Vénénome est un roman en huit chapitres mêlant plusieurs trames narratives qui s'entrelacent et se répondent en une structure dont l'hétérogénéité et la cassure sont les constantes. Jamais lassé – ou presque... – par les sauts d'une trame à l'autre, le lecteur doit être en état de veille constant et ne peut suivre paresseusement les méandres d'une histoire bien ficelée où un narrateur secourable tient son attention en éveil par ses petites ficelles. La première lecture laisse une impression chaotique d'où surnagent des moments forts qui ne peuvent être les mêmes selon le lecteur ; pour le lecteur s'intéressant à Haïti, une grande impression de malaise et d'inachevé aussi bien dans le traitement du sujet « Haïti » que dans la représentation de l'île.³

L'écriture fait le récit de sa propre gestation puisque le roman raconte la tentative avortée pour cet écrivain peu médiatisé qu'est Antonin d'échapper à l'auto-fiction en inventant un personnage qui l'éloigne de ses préoccupations personnelles et en intercalant, non seulement la fiction de Prune, jeune linguiste à la recherche de langues disparues mais aussi des contes qui composent les

¹ - Serge Quadruppani, *Vénénome*, éd. Métailié, 2005. Nous donnerons les mentions de pages à la fin des citations, en texte.

² - Né en 1952 dans le Var, S.Q. vit entre Belleville (Paris) et l'Italie, d'écriture et de traduction. Auteur d'essais, d'enquêtes et de deux romans historiques, il a écrit surtout des romans noirs. Il a participé à la création du personnage du Poulpe et au lancement de la collection afférente aux éditions de la Baleine et a créé la collection « Alias » au Fleuve noir. Traducteur de nombreux écrivains italiens –dont Andrea Camilleri–, il dirige la collection « Italies » aux éd. Métailié. En 2005, il a publié en même temps que le roman que nous étudions, *Nausicaa Forever* (éd. Le Rocher) et *Il y a quelqu'un dans la maison* (éd. Syros). Cf son site : <http://quadru.free.fr>

³ - La même impression semble se dégager de *Nausicaa Forever*, roman publié également par S.Q. Cf. Jérôme Vincent, un « joyeux futoir » [<http://www.actusf.com>]

chapitres 3, 5 et 7. Il y a, bien évidemment, des échos entre l'auto-fiction d'Antonin et le contenu des contes mais c'est seulement avec le 3^{ème} conte au chapitre 7 que l'écrivain mêle ses autres trames narratives à la parole contique et insère aux pages 131 et 132 une réflexion sur la vraisemblance narrative par un dialogue entre l'écrivain et Antonin, l'un lisant au-dessus de l'épaule de l'autre les pages qu'il saisit sur son écran.

Cette analyse laissera de côté les interrogations plus personnelles d'Antonin sur ses échecs de reconnaissance dans le champ littéraire, sur ses « couples » successifs, sur ses pannes et ses prouesses sexuelles, sur le jeu entre conte et auto-fiction autour du refus d'avoir un enfant. Ce qui la retiendra est le jeu des langues caractéristique indispensable d'une écriture babélique. Dans l'auto-fiction, ce jeu de langues accompagne d'abord la rupture des parents puis la tension du rapport père/fils.

La difficile saisie identitaire du sujet par lui-même s'impose dès la première page puisque le « je » sort du sommeil sans plus savoir qui il est, un court « lapsus de temps » :

« J'ai dit lapsus, c'est laps qu'il faut, ma langue a fourché. A four chaud. Bon, ma langue au four, on va pas en faire un plat. J'ouvre les yeux. Noir. Il fait noir comme dans un...

Allez, on s'arrache.

On sait qui on est. On veut le dire. On bouge des lèvres gourdes, on se nomme :

-Vénénome.

Non, c'est pas ça. Je m'appelle Antonin et j'écris l'histoire de Prune.

Je m'appelle Prune, se dit-elle en s'arrachant à l'hébétude brûlante de la nuit haïtienne (...) l'électricité est encore coupée et donc la climatisation arrêtée, ce qui fait que ma langue voudrait pendre hors du four rouge de ma bouche.

Dans le noir absolu, Prune se prend au filet de la moustiquaire (...) » (p.9)

En quelques lignes d'ouverture, le « je » d'Antonin est devenu le « je » de Prune puis, reprenant la main, le narrateur la désigne par « elle », Prune, racontée par Antonin : le jeu des personnes de ce récit est en place sous le signe d'un lapsus de langue et cette interchangeabilité d'Antonin et de Prune est imposée et expliquée au lecteur pendant tout ce premier chapitre !

La suite met en place « le sujet haïtien du roman » : le lieu de l'écriture d'Antonin, censé être le lieu d'escale du personnage Prune, un hôtel haïtien peu ragoûtant avec un chien puant, un factotum résigné qui invective le chien dans la nuit, en créole : « *Al couché vyè chyen, movè dyab !* » ; l'objet du séjour haïtien de Prune, jeune linguiste qui veut aller enquêter à l'Institut de la Ravine-du-Monde, géré par l'Eglise des Tout Derniers Jours ; sa première démarche est une visite au révérend Hyacinthe, le patron de cette Eglise qui la reçoit dans le noir (il est aveugle) et lui interdit formellement mais d'une voix douce de poursuivre son projet. Or, elle a été prévenue que ce révérend Hyacinthe est « le vrai maître de la côte nord et de ses trafics » (p.13). Corruption, maffia, misère et ONG forment le fond de cette première évocation d'Haïti dont le titre est la traduction d'un proverbe haïtien, « *Ravèt pa janm gen rezon devan poul*, la blatte a jamais raison devant la poule ». Il est question aussi de scorpion et de venin... Vénénome... nous allons y venir.

Le second chapitre est un flash-back, centré sur l'antériorité d'Antonin dont nous ne retiendrons que les éléments de diversité et d'unité linguistique.

« Au commencement était le verbe... », ici le verbe, marque d'altérité, d'Antonin Pandolfi, le grand-père maternel, est son cri de peur avant sa mort :

« *M'en vau ! M'en vau !*, ce qui, en français du Nord, se prononce 'm'ain vaou (bis) !' et signifie 'Je m'en vais, je m'en vais' (...) on criait avec lui, de toute la force de nos voix enfantines : *M'en vau ! M'en vau !* » (p.23)

« Il y a aussi, en italien, le feuillet de démobilisation d'Antonin le vieux, daté du 23 septembre 1918, qui atteste qu'il a servi dans les *bersaglieri*, et, en français, son certificat de naturalisation daté de 1921. De quoi faire du solide récit naturaliste et *barjaquer* sur les racines avec une bonne dose de régionalisme linguistique. » (p.27)

Suit toute une explication sur les mots enregistrés en français en comparant le correcteur orthographique de l'ordinateur et le dictionnaire (pp.28-29)⁴. A Antonin Pandolfi répond Antonin Lombardo, le narrateur (on apprend son nom par le répondeur téléphonique) qui évoque ses racines du midi par le biais de ses souvenirs familiaux.

Simultanément est introduit le motif du scorpion et du venin. L'enchaînement lexical et sémantique est déclenché par le cadeau de son père et de sa belle-mère, un parfum « Skorpio » :

« Bon, alors là, cher papa, chère marâtre, alors, là, tant pis pour vous, vous l'aurez cherché. Me voilà piqué au vif, vous m'avez refilé le malaise, comme ce Pandinus Imperator qui, une certaine nuit d'été, me tomba dans le cou (...) ^⁵Le Pandinus Imperator, le plus gros scorpion du monde, était le héros de mon premier roman bien heureusement demeuré inédit » (p.26)

Son amie d'alors lui offrit en cet honneur un beau scorpion naturalisé qui, une nuit, lui tomba dessus ! Et subitement, au souvenir de la sensation ressentie, le texte intègre une expression proverbiale en latin qu'on relie nécessairement au titre :

« *In cauda venenum.*

Dans la queue le venin : cher père que j'ai compris et pardonné, tu saisis la métaphore ? A la fin, j'enverrai le poison que pendant quarante-neuf ans, j'avais gardé pour moi. Prépare-toi. Peut-être vas-tu me poursuivre en justice, n'hésite pas, ça me fera de la pub. Mais attends la suite, attends que j'aie terminé le livre. Attends la fin (...)

Donc, c'est décidé, cette fois, je balance tout. J'envoie la purée familiale à la gueule du monde (disons de mes huit cents lecteurs).» (p.27)⁶

Une allusion inaperçue au premier chapitre acquiert alors du relief. Prune a répondu au révérend Hyacinthe et commente sa répartie trop vive : « scorpion prêt à cracher son venin dans cette grenouille noire tapie derrière son bureau, même s'il fallait sombrer avec le batracien. »(p.14)

⁴ - Une lecture prolongée de ce roman pourrait explorer ce recours au dictionnaire et à la langue normée parallèlement au choix des prénoms : la mère se nomme « Roberte » et il est bien question du dictionnaire ; le père s'appelle Jules. Etc. La piste onomastique des anthroponymes serait à apprécier avec celle des toponymes, tant en France qu'en Haïti.

⁵ - A propos de ce signe, signe du souvenir : ^, Antonin parle d'un ami peintre qui avait inventé un nouveau signe typographique, celui de l'ironie : lui-même propose d'inventer ce signe dont il parseme *Vénénome*. A notre connaissance, le signe d'ironie, un point d'interrogation inversé a été introduit par Jean Sénac et Gallimard coula un caractère spécial pour ses recueils de poésie.

⁶ - Le proverbe latin est bien une allusion au scorpion dont le venin se trouve dans la queue. L'usage en est métaphorique pour les discours et récits : il désigne la chute du discours, chute meurtrière où l'on reçoit ou envoie le poison perfide.

Toutefois, ce proverbe latin n'a pas surgi de rien dans le texte. Antonin a sorti toutes sortes de documents familiaux dont des lettres échangées par ses parents au moment de leur divorce. La mère, fille du peuple, s'adressait au père, notable, en le vouvoyant :

« La fille de maraîchers de La Crau mise au boulot après le certificat avait trouvé malin de conclure par une citation latine. Mais non content de lui donner un sens passablement bouffon, elle l'avait écrite comme elle l'avait entendue : « in coda vénénome ». Et ce salaud de Jules, du haut de son diplôme d'ingénieur, lui avait répondu une lettre bien sarcastique. A la suite de quoi, notre mère avait acheté un cahier sur lequel... et où est-il ce cahier ? » (p.29)

Cette fois le titre du roman surgit bien dans le texte même : Vénénome. Le romancier n'en reste pas là. Scorpion, venin, mère, père continuent à hanter le texte. Au chapitre 6, Antonin y revient avec insistance :

« Reprenons. Roberte Lombardo pensait que la trompe des hommes était pleine de venin. Voilà ce qu'elle avait besoin de dire à Jules Lombardo, l'homme qui venait de la quitter. Sur la nature du toxique, elle ne s'était pas étendue, sans doute persuadée de l'évidence absolue de la chose. » (p.94)

Ce n'est qu'au chapitre 8 qu'on plonge vraiment dans le cahier de la mère, plein de définitions dont trois sont citées :

« Epais et carré, il contient cinquante pages, dont les deux tiers remplies par l'écriture nerveuse de sa mère. Donc, quand elle avait fini de torcher, biffer, consoler, embrasser, nourrir et coucher sa marmaille, Roberte se livrait à des recherches langagières entreprises entre autres pour ne plus jamais avoir à subir une brûlante humiliation comme celle infligée par Jules, après qu'elle lui avait écrit « in coda vénénome ». Le plus souvent, les mots s'enchaînaient au long des pages sur le principe du marabout-bout d'ficelle, la liaison des sons étant remplacée par celle du sens. (...) De ça, Antonin cherche à faire des phrases. » (p.142-143)

Cette fois ce n'est plus l'usage métaphorique habituel du proverbe latin mais une image créée par Roberte qui est beaucoup plus sexuelle et adaptée à sa situation. Ce qui est plus intéressant pour nous que cette double métaphorisation⁷ est l'effort fait par Roberte pour acquérir la « bonne » langue et ne plus être pris en flagrant délit d'incorrections et d'incompréhensions. Du grand-père au petit-fils, la mère est donc une étape de l'hétérogénéité linguistique à son homogénéisation. L'intégration au sens commun passerait par le recul du chaos babélien, auquel, pourtant, l'écrivain adulte semble revenir avec délectation.

De la mère à Lise, l'éditrice qui prend soin de lui depuis des années, il n'y a qu'un pas qu'on franchit dans l'apparent désordre des trames narratives. Ne pouvant plus lui donner les subsides qui le font vivre, elle lui conseille de demander une bourse d'écriture. Ce qu'Antonin fait, sans enthousiasme. Il insère alors dans son auto-fiction, la lettre au Ministère des A.E. : « *Projet d'écriture d'un roman à Haïti présenté par Antonin Lombardo* » (pp.46 à 48)⁸. Il éprouve le

⁷ - Quoiqu'elle soit elle-même intéressante puisqu'elle oppose sens consacré, le proverbe latin et son sens figuré, à la recreation langagière « populaire » plus créative et moins figée.

⁸ - On ne s'attardera pas non plus sur l'allusion aux écrits antérieurs dans laquelle le roman du jeune Hugo, *Bug-Jargal* n'est pas cité. Mais comme Victor Hugo est cité à plusieurs reprises dans le roman ainsi que la « fixette » que Roberte a faite sur lui : « l'histoire collective suffit à expliquer l'attachement d'une femme du peuple, dans les années 50, à un auteur qui réussissait le triple

besoin de préciser que si, pour la circonstance, il a pris son « style endimanché », le fond de la demande correspond à quelques choses de bien réel :

« Le livre a bien existé, les ateliers d'écriture ont bien eu lieu et le conte du mort qui s'éveille trois fois m'a bien été rapporté par une fillette haïtienne. Simplement, l'état d'esprit décrit est daté. Pour la plus ancienne colonie qui se soit libérée les armes à la main et pour ses habitants, descendants de ces esclaves qui ont flanqué la pâtée aux glorieuses armées napoléoniennes, j'ai bel et bien éprouvé la curiosité exprimée par la lettre.

A présent, je n'éprouve rien.

Qu'un simple soulagement à l'idée que, peut-être, je n'aurai pas de problème de loyer pendant deux ou trois mois... » (p.48)

Pour que le projet ait quelque chance d'aboutir, il y est allé de son couplet sur la francophonie qu'il brocarde immédiatement après, dans une parenthèse :

«(...) (s'il y a un truc dont je me contrefous, c'est bien du sort du français dans le monde : voilà plusieurs siècles que cette langue a accompli son destin, qui était de servir de terreau à l'anglais. En ce qui me concerne, la planète entière peut bien parler américain, pourvu que subsiste au moins un lecteur capable de lire ma langue), (...) » (p.48)

Le père enfin, troisième personnage central de cette auto-fiction, a essuyé plus d'une allusion perfide depuis le début du roman, mais il n'est introduit, en chair et en os si l'on peut dire, que dans le sixième chapitre où Antonin se souvient de la fête organisée pour ses 80 ans. Une quinzaine de pages sont consacrées à l'événement et dans le chapitre 8, une dizaine de pages seront consacrées à ses funérailles. Il y aurait beaucoup à dire sur le rapport père/fils mais ce n'est pas l'objet de cette contribution.

Si auparavant l'accent a été mis, côté maternel, sur une acquisition fautive de la langue due à une origine étrangère et populaire, côté paternel, le patchwork linguistique n'a pas du tout la même connotation. Il est valorisé par la référence littéraire et le statut de langue de l'occitan que le père maîtrise au point d'écrire un poème dit en la circonstance et cité entièrement dans les deux langues (pp.112-114). Antonin s'est empressé de clamer à haute voix : « - Rien compris à cette langue de sauvage ! » Au moment de l'enterrement du père, Antonin fait l'inventaire des « biens » du père, dont : « les ouvrages de botanique et d'ornithologie méditerranéennes, d'histoire locale et d'érudition provençale, tout le bric-à-brac de la vie du vieux les entourait encore » (p.144). On ne pourra s'étonner alors qu'il comprenne les répliques en provençal qu'il entendra en Haïti.

De Grozny à Haïti : Prune et la passion des langues

Lorsqu'Antonin présente son projet pour la bourse d'écriture en Haïti, il a précisé plusieurs choses : le titre de son premier roman jamais publié, *Le Brigand de Saint-Domingue* (salut Victor Hugo !) ; le désir conservé d'aller voir de près un pays aux noms si étonnants : la plaine de Goave, l'Artibonite, le Morne Tonnerre, les monts Chaos ; la poésie « rude et simple » du récit de la fillette haïtienne. Il y a surtout un projet au présent :

« Interroger cet imaginaire sur la permanence, dans un présent largement tourné vers l'Amérique du Nord, d'un passé historique francophone qui n'est peut-être pas mort. Interroger

mérite de la statufication scolaire, de la posture historique progressiste et de la lisibilité. » p.120. Les œuvres citées de Hugo suivent mais sans *Bug-Jargal*.

aussi, en dehors des images d'Epinal sur le vaudou, la manière de vivre la mort en ces lieux où depuis si longtemps, au milieu de tant de malheurs, s'affirment les forces inlassables de la création. » (p.48)

Tenant de déléguer son désir à un personnage qui ne serait pas lui-même, il invente Prune, jeune linguiste qui a déjà un court passé de « découvreuse » de langues à Grozny. Depuis toujours en déficit de communication avec son entourage (visualisé en texte par les messages électroniques, nouvelle forme de communication impulsive et quelque peu autiste), Antonin réalise son désir de parler avec le monde.

Le personnage est introduit par son premier coup de force rappelé précédemment : sa visite au révérend Hyacinthe. Puis, le temps d'un conte et des méditations d'Antonin sur sa vie ratée, on l'oublie quelque peu pour la retrouver à la fin du chapitre 4 : « Antonin Lombardo se replie dans le halo de son ordinateur, auprès de Prune en marche » (p.66).

Prune marche dans la luxuriante végétation haïtienne, autrement plus rude quand on la foule que lorsqu'on l'imagine de loin à Paris. Le dico qui alourdit son sac à dos est à l'image de sa vie où « elle avance munie d'un solide bagage linguistique » (p.67). Fille d'intellectuels... bon sang ne peut mentir ou, pour le dire en haïtien, « giraumon donne jamais calebasse », le portrait-charge de Prune est agrémenté par le rappel de sa rencontre avec une beurette qui l'avait tirée de sa médiocrité :

« Houria a fait découvrir à son amie de quels sédiments de sons et de sens naissent ces agencements de mots qu'elle croyait engendrés par ses lèvres. Avec l'aide de quelques bons auteurs, linguistes et sociologues, elle lui a expliqué ce que parler veut dire. Et voilà comment Prune a fini par passer le bac en candidat libre avant d'entamer des études de sociologie et de linguistique.» (p.69)

Elle a été déposée, dans une région chaotique, par l'hélicoptère des Nations Unies. Firmin l'a prévenue qu'elle serait reprise le lendemain à la même heure et que, si elle n'était pas au rendez-vous, l'hélicoptère n'attendra pas. Il l'a mise en garde : « ça fait un an personne a parlé aux enfants-vieux de la Ravine. » (p.70). Il l'a mise en garde aussi contre des hommes méchants qu'elle peut rencontrer en 4x4 : pour se protéger, il faut qu'elle signale bien qu'elle a du matériel de l'ONU. Le vieil Haïtien a ajouté :

« - Et tout ça pour ces enfants-vieux de la Ravine-du-Monde ! Des reste-avec qui parlent même pas français ni créole ni aucune langue connue des bons chrétiens.
- Vous savez bien que c'est justement pour ça que je veux les voir... » (p.70)

Ce lieu et cette recherche, Prune en a pris le virus lors d'un dîner intello. organisé par son père où un vieil auteur a raconté des anecdotes sur les langues disparues : en particulier celle concernant Georges Duby qui s'était mis en tête de retrouver les derniers locuteurs du vasar « un des innombrables idiomes du Caucase, en voie de disparition » :

« Le peuple qui le parlait avait été aux trois quarts exterminé dans les années 30 par une famine déclenchée volontairement par Staline. Ensuite le quart restant avait été assimilé, il ne restait plus, aux portes de la Tchétchénie, qu'une douzaine de locuteurs du vasar, tous très âgés. Avec eux finirait leur langue puisque ces gens, nomades, n'avaient qu'une tradition de contes

oraux. Tant pis pour eux, conclut l'écrivain avec un petit rire, ça leur apprendra à négliger la littérature... » (pp.71-72)

Prune n'a pas eu le temps de se remettre de cette désinvolture face à une langue qui meurt, qu'une autre convive était en train de raconter l'histoire des enfants de la Ravine-du-Monde. Toute l'histoire est rappelée : l'installation de l'orphelinat dans une ancienne plantation de café au milieu des montagnes du nord-est d'Haïti en 1983-1984 par une ONG canadienne et son très beau démarrage, indépendamment de structures haïtiennes déjà défectueuses avec des bébés orphelins et des reste-avec, c'est-à-dire des enfants très misérables abandonnés par leurs parents à d'autres. Puis, quand la malhonnêteté du directeur de l'ONG finançant le projet a été découverte au bout de deux-trois ans, les fonds ont été coupés et l'ONG a disparu. Des missionnaires salésiens ont pris le relais et sont partis ; il n'est plus resté qu'un seul adulte, un médecin indien de Pondichéry « le Dr. Pralinh, une espèce de Dr. Schweizer (...) (qui) avait décidé de se dédier à cette œuvre charitable. Bref... pendant quelques années, on n'a plus eu de nouvelles de l'institut » (p.73)

On apprend aussi que la région est très sauvage, que seuls des trafiquants de Cocaïne y circulent dans cette chasse gardée du révérend Hyacinthe et de son Eglise qu'est tout ce nord-ouest d'Haïti. Des paysans ont témoigné avoir rencontré des jeunes gens bizarres « parlant une langue inconnue ». On supposait que le vieil Indien de la photo trouvée dans un sanctuaire vaudou était le médecin « et que cette communauté infantine avait survécu sans lui, en développant une langue propre ». En plus de leur compétence linguistique étrange, ces jeunes gens pratiquent le culte vaudou.

Les informations recueillies lors de ce dîner ont été un véritable déclencheur pour Prune qui, dès le lendemain proposait « à une prof de Paris VII un projet de thèse intitulé *Une langue qui naît, une langue qui meurt : approche comparative des dispositifs langagiers des derniers Vasars et d'une communauté isolée d'enfants haïtiens*. (...) Deux mois après, elle allait chercher le dernier locuteur de vasar dans les ruines de Grozny. Et cinq mois plus tard, la voilà sur la piste de la Ravine-du-Monde, aux flancs du Morne-à-Pierrot. » (p.76)

Après l'exposé théorique vient la pratique : les pages qui suivent évoquent la rencontre de Prune avec les jeunes gens de l'institut : dans la peur panique qu'elle ressent, elle retrouve ses souvenirs tout récents de Grozny où elle a failli être exécutée. Mais, en même temps, une impression grisante l'envahit :

« Mais ici, oui, elle le sait bien où elle est : au seuil d'une des dernières zones blanches de la carte du bavardage mondial, à la frontière d'un des derniers territoires où l'on ne parle aucune langue connue. Et tandis qu'elle la franchit cette dernière frontière, Prune éprouve un intense, un exaltant sentiment de libération. » (p.79)

Le garçon déguisé en vieillard qui lui a dit : « - *Moipala* », lui adresse à nouveau la parole :

« -A quoi devons-nous l'honneur de votre visite ? demande-t-il en français avec un léger accent du Midi. » (p.79)

Comme c'est le principe depuis le début du récit, on oublie Haïti pour se retrouver à Grozny et... Babel s'accomplit dans le mélange des langues et la

difficile communication : on entend du russe, de l'anglais. Miraculeusement sauvée de l'exécution, Prune s'est retrouvée soignée par un médecin dont l'épouse, Azyadé, est la dernière Vasar ! (p.84) Le récit va encore oublier Prune une bonne trentaine de pages pour la retrouver (p.114), choyée par Azyadé qui est censée être muette. Malgré sa fatigue, Prune pense à ses recherches tout en mangeant et s'adresse à la femme en russe, désespérée d'avoir trouvé la dernière Vasar, muette. Mais celle-ci retrouve la parole dès que son mari est sorti :

« - *Kogda on net, ia bolche ne molchaïa. On slishkom tupoi chtoby ia govoriu. Eto luchshe, esli on dumaet chto ia ne govoriu.*

Ce qui signifiait en ruse, *grosso modo* : « Quand il pas là, je plus muette. Lui trop con pour moi je parle. C'est mieux, il croit je parle pas. »

Ensuite elle avait causé jusqu'au soir. D'abord dans son russe estropié mêlé de mots tchétchènes, anglais et même français, et puis, peu à peu, en vasar. A la fin, elle ne parlait plus que ça et Prune comprenait presque tout. » (p.116)

Prune est prête à tout pour achever sa thèse ! Là voilà donc au centre de son sujet : elle a passé la nuit à une courte distance de l'institut avec ses nouveaux compagnons, au cœur d'une véritable Babel chaotique, dans une situation semblable quoique différente à la nuit passée avec la dernière des Vasars. Le récit mélange le créole à la même expression de politesse en français que tous les jeunes gens qu'elle rencontre prononcent à tour de rôle. Prune parvient à gagner leur confiance en leur proposant de « faire une petite causerie – *An n fé yon ti pale !* » et leur explique qu'elle a bien compris tous les symboles du vaudou dont ils sont porteurs et leur fait une véritable conférence pendant qu'ils boivent son whisky et qu'ils fument des herbes. (pp.128-129) :

« Mais toute défoncée qu'elle fût, Prune avait gardé presque intactes ses capacités d'observation scientifique et elle ne manqua pas de relever un fait intrigant. Son polyglottisme semblait ravir son auditoire au moins autant que sa faconde : chaque apparition de mots étrangers était ponctuée d'exclamations approbatives, on riait, on applaudissait et à la fin, s'il n'avait pas fait si chaud, les loas l'auraient sans doute portée en triomphe. » (p.130)

Le seul moment où le charme est rompu c'est lorsqu'elle demande si le Dr. Pralinh est mort et que tous se figent et hurlent : « *Doc'Pralin ou vle janmè !* » et l'un d'eux ajoute... en provençal ! : « *Se vous plais, fau jamais parla de éu* »

Cette fois, Prune est conduite en grande pompe à l'Institut : « Orphelins Sans Frontières – Institut de la Ravine-du-Monde ».

« Des jeunes gens vinrent à leur rencontre. Ils avaient tous une vingtaine d'années et on échangea des salutations créoles : « *Ou lakay ou !* » dirent-ils à Prune. « Tu es ici chez toi » ? ça reste à prouver (...)

A partir d'un grand poteau mitan de l'esplanade, des enfants d'âges variés, qui pouvaient avoir entre trois et huit ans, étaient disposés en files, comme les rayons d'une roue. Dans un silence juste troublé par le bruit du vent qui s'était levé et agitait les branchages alentour, Alerou fit signe à Prune de se porter à ses côtés. » (p.133)

Chaque file va lui souhaiter la bienvenue dans une langue qu'elle identifie ou non :

« *Bonvèspre ! Comme anas ? – Bon nochi ! Con ta bai ? – Wòalé. Alékè néfó dô ? – Masa el Kheir – Safi – Good evening – Kayfa halouk ? – Bu lukane ? How do you do ?* » « Suivirent d'autres formules de politesse, en d'autres langues, dont la plupart totalement inconnues aux

oreilles de la jeune universitaire. Quand ils eurent fait le tour complet, elle compta qu'il y avait en tout dix files. » (pp.133-134)

Sur l'ordinateur du Dr. Pralinh, elle découvre le projet fou du vieux savant, complètement expliqué :

« Au fur et à mesure que se raréfiaient les fonds permettant à l'institut de fonctionner, le vieil érudit a commencé de mettre en pratique un projet qu'il nourrissait depuis cinquante ans. Installer, dans des conditions d'autarcie aussi complètes que possible, une communauté d'enfants en bas âge qu'on répartirait par groupes et qu'on élèverait chacun dans une langue différente, pour observer ensuite les interactions langagières entre les groupes. »

Quand les Canadiens étaient partis, il avait formé deux instructeurs par langue. Les seules grandes langues apprises étaient l'anglais, le français et l'arabe. Par ailleurs :

« Il n'avait transmis que des langues qu'il définissait comme « dominées » : le provençal, le papiamento de l'île d'Aruba, le bichelamar du Vanuatu, le fongbé et quelques autres langues d'Afrique subsaharienne, le kokoyimindir et deux autres langues des aborigènes d'Australie. Il s'agissait de voir, notamment, comment ces langues, mises à égalité de condition avec les idiomes du commerce international, pouvaient se comporter et s'adapter. » (p.136)

Le Dr. Pralinh était persuadé de régler par cette expérience de nombreux problèmes scientifiques et humains. Mais la « pureté » de l'expérience a été compromise par l'enseignement d'une mambo de la région et « sous l'influence de la prêtresse, le groupe des dix instructeurs est devenu aussi le groupe des loas et une forme particulière du culte vaudou s'est installée... » (p.137) Clin d'œil peut-être de l'écrivain à une « haïtianité » incompressible ?

Prune comprend que le Docteur a dû mourir un an et demi auparavant et se demande ce qu'est devenue la mambo. Celle-ci a manifestement réussi à donner une certaine homogénéité culturelle aux enfants de l'Institut en leur transmettant le créole et le vaudou.⁹ Et c'est Voitu, dans lequel s'est incarné définitivement le loa Damballah-wedo, qui l'entraîne derrière la maison des loas pour lui montrer les dessins rituels :

« Là, sur le sol, dans le sable soigneusement ratissé, des dessins ont été tracés avec des cailloux noirs et des coquillages blancs, des bouts de tissu multicolore, des boutons, des plumes, des baguettes, des fleurs séchées... Prune les reconnaît : ce sont des vévés, les symboles de chaque loa. En passant, elle voit celui d'Elizi, grand cœur transpercé d'un sabre et flanqué de drapeaux, celui d'Agoué-taroyo, un bateau, et le très abstrait dessin d'Ogou... Ils s'arrêtent devant celui de Damballah-wedo.

Voitu le montre du doigt, puis se touche la poitrine et dit :

- *Véné homme.* » (pp.140-141)

En introduisant un écart qui sera rétabli ensuite (Véné>Vévé), le romancier s'amuse à relier la faute de latin de la mère et le français créolisé de Voitu. Il fait aussi exploser la signification du titre en dehors de la sphère familiale et remet en suspens la suite des explications pour ne les reprendre que treize pages plus loin

⁹ - Ce n'est pas le lieu ici de revenir sur le vaudou et de confronter l'information engrangée dans le texte par Serge Quadrupani à la documentation générale, pour proposer une interprétation de cette représentation du vaudou. Nous n'y faisons allusion que dans la mesure où il interfère avec Babel.

alors que Prune essaie de se débarrasser de Voitu pour engranger son matériau de thèse, en prenant des photos de tous les vévés :

« Chacun d'entre eux, en effet, est accompagné d'une devise dans une langue différente. En examinant cet ensemble de figures tracées au sol, la doctorante a saisi ce que signifie « Vévé nomme », la phrase prononcée par Voitu : chacun des dessins de loa est attribué à l'un des membres de l'équipe des instructeurs, et, en le « nommant », le vévé le lie indissolublement à une divinité vaudou en même temps qu'à une langue incarnée dans une devise au-dessous du dessin. L'ensemble, visiblement entretenu avec soin, représente la fusion des expériences linguistiques du Dr. Pralinh et de l'enseignement de la mambo. L'érudit de Pondichéry a mis au service de son projet les pouvoirs de la prêtresse. Ou le contraire ? Ou vice versa ? » (pp.153-154)

De manière inattendue, Prune se retrouve au centre d'une grande cérémonie rituelle où le texte du roman enregistre surtout tout ce qui a trait à l'occitan (en liaison avec ce qui a été raconté du père d'Antonin) mais en notant bien : « Tandis qu'on avance dans une vallée soigneusement ratissée, Prune entend d'autres chants en d'autres langues s'élever derrière eux » (p.156) et, dans la panique la plus totale, elle est précipitée dans « La Ravine-du-Monde », c'est-à-dire dans un vide vertigineux, en atterrissant dans une nacelle où elle comprendra peu après ce que les orphelins attendent d'elle : toute la logique du maintien de l'orphelinat et le rôle du révérend Hyacinthe s'éclairent... Il faut lire la fin du roman !

Evacuée comme les autres orphelins, Prune n'a plus en face d'elle « qu'une bande de gamins terrifiés » et tente une dernière communication linguistique :

« Elle se tourne vers la gamine *grimèl*, à peau jaune, assise juste à côté d'elle. Prune sait qu'elle enseigne une langue aborigène. La doctorante en connaît quelques termes, et un peu de grammaire. Dans cette langue, comme en bamiléké ou dans les idiomes dravidiens, il existe un « nous » inclusif et un « nous » exclusif (qui n'englobe pas l'interlocuteur).

-Nous allons nous battre, dit Prune en kokoyimidar, en utilisant le nous inclusif. » (p.169)

Ainsi s'achève l'utopie linguistique inventée par Antonin. Son interprétation est loin d'être évidente. Est-ce un contournement de Babel en mettant en contact les langues pour qu'elles s'inventent des passerelles ? Est-ce négation de Babel et affirmation d'une autre manière de communiquer ? Pourquoi Haïti ? Quel est le jeu entre langues dominées d'Europe et territoires dominés du monde ? Quelle signification donner à cette inscription forte du Vaudou ?

Il sera intéressant alors de réfléchir à la position d'un romancier français face à Haïti, en 2004,¹⁰ l'année du bicentenaire, et donc de réfléchir à l'implication et à l'exotisme, à la proximité et à la distance. Si l'on se contente de mesurer cela au nombre de pages - celles consacrées à l'auto-fiction et celles consacrées à Prune et à Haïti -, les secondes sont minoritaires (78 pages contre 94). L'implication dans un autre monde et l'inscription de cet autre monde dans un roman français restent donc minoritaires comme s'il était difficile de faire sa place à l'Autre qui reste en lisière et enfermé dans une histoire rocambolesque mais savoureuse. Ce roman plein de promesses tourne un peu court en fin de parcours, restant dans l'impasse comme Antonin mais aussi – peut-être ? – comme Haïti ? Quel est le « venin » qui est « nommé » ?

Mais ne peut-on pas poser les questions autrement en revenant à la notion d'écriture babélienne. Si celle-ci se définit comme l'inscription dans la conscience

¹⁰ - Le 27 mai 2005, L'émission de RFI, « Entre les lignes » de Catherine Fruchon-Toussaint, était consacrée à la rencontre de deux écrivains : René Depestre pour son dernier livre, *Encore une mer à traverser* et S. Quadruppani pour *Vénénome*, autour de Haïti.

et la mise en pratique de la pluralité des langues, on peut admettre que Serge Quadruppani comme nombre d'écrivains contemporains et, parmi eux, les Haïtiens, s'inscrit dans un « babélisme » littéraire. On a bien dans ce mélange de langues, dont l'article n'a rendu compte qu'imparfaitement, un effet de décentrement. Dans son article, « Le renversement de Babel ou la plaisir intercalaire des langues », Rodney Saint-Eloi montre que dans l'écriture haïtienne actuelle :

« La conception traditionnelle du babélisme, signe de l'incommunicabilité, évolue positivement. Et dans une perspective plutôt optimiste, elle est dépassée au profit d'une esthétique de l'écartèlement, qui éparpille mémoires, vécus et langages (...) Babel a opéré aujourd'hui un surprenant renversement... Le rêve de tout écrivain, je présume, est d'amplifier les sons de son village dans la vaste sonorité du monde »¹¹

Se situer « au mitan des langues », trouver son ressourcement dans « l'ambivalence » de la langue et de l'identité¹², tout cela est bien à l'œuvre dans *Vénénome*. On revient alors à la conception de la créolisation telle que la propose Glissant plutôt que celle des écrivains de la créolité : « Le lieu de Glissant est le vaste tourbillon, qui diffracte sans pour autant dissoudre. » L'écrivain fait preuve d'une véritable « boulimie face aux langues », que le critique nomme, pour les Haïtiens, « cannilinguisme » contemporain.

¹¹ - Dans *Notre Librairie*, n°133, Avril-Juin 1998, pp.90 à 93. L'article est court mais très stimulant.

¹² - Je préférerais au terme d'ambivalence, celui qu'A. Nouss utilise, ambiguïté, définissant les deux composantes du métissage. Cf. « Deux pas de danse pour aider à penser le métissage », in *Regards croisés sur le métissage*, ss. D.^{ion} de Laurier Turgeon, Presses de l'Université de Laval, 2002, pp. 95 à 111.